

Pierre VALDELIÈVRE



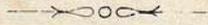
**MES ARRIÈRE
PETITS-ENFANTS**



LILLE
IMPRIMERIE M. MAISTRIAUX
10, Rue du Barbier-Maës

1951

Pierre VALDELIÈVRE



**MES ARRIÈRE
PETITS-ENFANTS**



500 91

LILLE
IMPRIMERIE M. MAISTRIAUX
10, Rue du Barbier-Maës

1951

*Du même auteur
dans la même Collection*

LES ENFANTS (1911)

Edition de la Revue du Languedoc à Lamalou

MES PETITS-ENFANTS (1932)

Edition H. Blondel à Lille.

Il a été tiré de cet ouvrage 200 exemplaires numérotés :

de 1 à 10 sur papier Japon hors commerce

de 11 à 200 sur papier vergé pur fil.

Exemplaire N^o  005



1901-1951

A *Simone,*
Bernadette,
Anne-Marie,
Cecilia,
Paul,
et à la mémoire de *Michel.*

A *Marie-Eve.*
Léon,
Christine,
Sabine,
Yves,
Marc,
Marie-Claude,
Anne,
François,
Benoit,
Raphaële,
Suzanne,
Béatrice,
Elisabeth,
Claude,
Pierre,
Monique,
Michel,
Pierre,
Luc,
et *Godeleine,*

A *Patrick*
Marie-Pascale,
et *Philippe.*

Et à tous ceux qui sortiront de notre lignée,

Je dédie ces quelques vers, en ce cinquantième
anniversaire de notre mariage. 21 Mai 1951.

LORSQUE LE SOIR DESCEND

Lorsque l'ombre est plus longue à l'entour des taillis,
Et que le jour décroît sur la plaine tranquille,
L'apaisement du soir rend le rêve facile
Et l'on sent rajeunir les souvenirs vieillis.

On aime, dans la paix qui finit la journée,
Se détendre et s'asseoir au seuil de son foyer
Pour revivre en esprit son labeur journalier,
Et juger d'un coup d'œil sa tâche terminée.

Ainsi moi, sur mes jours voyant tomber le soir,
Je sens l'apaisement descendre et me recueille :
Je prends mes souvenirs doucement feuille à feuille,
Tous les instants vécus, issus de mon terroir.

Alors je réunis et je tresse en couronne
Epreuves et bonheurs, poésie et tristesse,
Et voyant tant d'amour, de joie et de tendresse,
Je dis que tout est bien, et que la vie est bonne.

USQUE AD TERTIAM...

Je songe que voici déjà cinquante années,
Par un matin de Mai radieux et brillant,
Le prêtre a dit sur nous les mots du sacrement
Qui devait pour toujours unir nos destinées ;

Il nous a dit : » Croissez et multipliez-vous,
Et puissiez-vous un jour, au seuil de la vieillesse,
Dénombrer vos enfants, joie, orgueil et noblesse :
Les descendants nombreux couronnent les époux ».

Et voici qu'aujourd'hui sur la route suivie,
Marchant derrière nous joyeux et triomphants,
Nous voyons les enfants de nos petits-enfants
Epanouir au jour leurs promesses de vie.

Le Ciel a confirmé la bénédiction
Que le prêtre a posée autrefois sur nos têtes,
Et voici s'allonger avec fierté secrète
Cette chaîne sans fin des générations.

LA VIGNE FÉCONDE

Quand le Psalmiste a dit : « Vos fils, à la saison,
Seront plants d'oliviers autour de votre table,
Et la femme fidèle, aimante et serviable
Sera vigne féconde aux murs de la maison. »

C'est parcequ'il savait que le bonheur intime
Vers quoi tend le désir, réside tout entier
Dans la fidélité de la femme au foyer,
Principe essentiel de sa tâche sublime.

Aussi, enlacez-les, ces murs de la maison,
Comme grimpe la vigne au long du vert treillage,
Qu'ils soient toujours pour vous le port et le rivage
Où l'on cingle à coup sûr, du bout de l'horizon.

Et les plants d'olivier foisonneront sans peine
Et croîtront vigoureux au grand soleil de Dieu,
Cependant que leurs fruits, quand la cueillette a lieu,
Vous rendront en bonheur mesure plus que pleine.

LE NOMBRE

Souvent des ignorants ont dit dans leur sottise :
« Oh ! ces marmots bruyants, quelle calamité !
Il n'est plus de repos ni de tranquillité,
Et le rythme incessant de leurs jeux vous épuise, »

Eh bien moi je leur dis : Vous n'y connaissez rien !
Laissez-la donc jaillir en son exubérance
Cette vie en qui sourd une telle abondance :
La vie est une joie et la vie est un bien.

Vous fûtes un enfant, il faut être logique,
Et vous avez été sans doute turbulent
Et sur beaucoup de points à ceux-ci ressemblant.
Mais peut-être vous-même étiez-vous fils unique...

Oh qu'alors je vous plains d'avoir grandi tout seul
Dans un morne foyer sans cris, sans bruit, sans vie,
Existence égoïste à toute heure asservie
Aux frayeurs d'une mère, aux craintes d'un aïeul !

L'AÎNÉ

Oh, le temps qui s'enfuit ! Ce petit nouveau-né,
Se peut-il que ce soit déjà le fils de celle
Que j'ai prise en mes bras, elle-même si frêle,
Voici vingt ans à peine, elle qui m'a nommé

Pour la première fois le père de sa mère !
Ah, je ne songeais pas qu'il me serait un jour
Accordé le bonheur de la voir à son tour
Remplir envers son fils ce touchant ministère.

Et mes yeux étonnés admirent la beauté
Du tableau qui m'émeut jusqu'au fond de moi-même,
Où l'on voit resplendir en triple diadème
La santé, la jeunesse et la fécondité.

Gorgé de lait, l'enfant dont un pied nu émerge
S'assoupit maintenant sur le sein maternel,
Ainsi que l'auraient peint Rubens ou Raphaël,
Enfant Jésus dormant dans les bras de la Vierge.

L'ASCENSION

Quand je vois se presser, marchant d'un pas alerte,
Les générations montant derrière moi,
Alors je sens peser l'inéluctable loi
Dont l'ordre impératif émeut et déconcerte.

Ces enfants vont croissant et poussent leurs aïeux :
Les sarments du printemps gonflés de sève ardente
Se pressent sous l'effort d'une vie abondante.
Et le vent fait tomber tous les rameaux trop vieux.

Bientôt nous tomberons vaincus par la vieillesse,
Nous sommes aujourd'hui le passé de demain,
Mais il nous faut, nous retournant sur le chemin,
Mesurer le parcours depuis notre jeunesse.

Alors moi, contemplant les pas de mon sillon,
Je demeure ébloui du regard en arrière :
Plus le corps s'alourdit, plus l'esprit se libère,
Et je sens que vieillir est une ascension.

L'HÉRÉDITÉ

On se dit quelquefois : D'où cet enfant tient-il
Ces cheveux blonds, ces yeux si bleus, cette peau douce ?
Et las de remonter, le souvenir s'émousse
Dans le passé lointain, jusqu'à perdre le fil.

Qui ne s'est demandé : Pourquoi ce caractère ?
Cette attitude étrange et ces goûts accusés,
Et ce besoin de rêve, il ne les a puisés
En moi certainement non plus que chez sa mère.

Vous ne savez donc pas qu'un aïeul inconnu
Par delà bien des ans, a pu les lui transmettre,
Et le sang qui provient de ce lointain ancêtre
Aujourd'hui se réveille et se révèle à nu.

Savez-vous s'il n'était parmi votre lignage
Un poète, un rêveur, quelque musicien
Qui jusqu'à vos enfants enchaînant le lien,
Les a pu malgré vous marquer à son image ?

LE RECOMMENCEMENT

Quand mes enfants étaient petits autour de moi,
Il fallait pour jouer, nécessité sans doute,
Mettre en un tour de main la maison en déroute,
Et tout bouleverser, calmement, de sang-froid ;

Alors on sévissait, c'était indispensable,
Et l'ordre revenait tout au moins pour un jour.
Plus tard je les ai vus père et mère à leur tour,
Essayant d'apaiser un tumulte semblable .

Aujourd'hui les voici devenus grand'parents,
Quelque peu désarmés par toute cette enfance
Bruyante et turbulente, et dont l'exubérance
Manifeste sur tout des droits de conquérants.

Alors moi je leur dis : Laissez-les croître libres,
Car ce trop-plein de vie on ne peut l'arrêter
Sans briser le bienfait de cette liberté
Dont l'essence nourrit chacune de leurs fibres.

GÉNÉALOGIE

On se croit quelquefois le seul centre du monde !
Egoïsme sans doute, orgueil, et cependant :
J'inscris tous mes aïeux jusqu'à moi descendant,
Aussi loin qu'à l'appel mon souvenir réponde.

Et sur chacun des plans sans cesse grossissants,
De plus en plus nombreux tous mes aïeux s'alignent
Si bien que je m'y perds parmi toutes ces lignes
Au nombre illimité de ceux dont je descends.

Je suis l'aboutissant de cette pyramide.
Je me retourne alors pour voir l'autre côté
Où sont inscrits les noms de ma postérité,
Alignés l'un sous l'autre en un cône splendide.

Et je suis seul au centre entre ces deux tableaux,
Je suis là seul issu de ces nombreux ancêtres,
Et seul auteur de ceux qui par moi purent naître :
Des tombes d'un côté, de l'autre des berceaux.

A CELUI QUI PORTE MON NOM

Te voici donc enfin, toi le fils de mon fils !
Le prêtre en te versant au front l'eau du Baptême
T'a baptisé du nom que je porte moi-même,
Pour l'admettre à franchir le seuil du saint parvis.

Garde-le, c'est un legs que nous devons transmettre,
Et d'aïeux fort anciens nous le tenons de loin ;
Garde-le, sois en fier, entoure-le de soins
Comme on garde un objet qui nous vient d'un ancêtre.

Te voici encastré au mur familial,
Une pierre qui vit, une pierre qui vibre,
Et tu nous aideras à garder l'équilibre
De ce bel édifice au front médiéval.

Entreprends en chantant la route qui convie,
Marche sans hésiter, sois heureux, sois joyeux :
Le soleil fait briller l'horizon merveilleux,
Marche d'un cœur léger, pars gaiement dans la vie !

LE POÈTE

J'ai souvent souhaité qu'un de vous fût Poète,
L'Esprit souffle où il veut, mais peut-être mon sang
Portant vers l'avenir son flot effervescent,
Apportera l'appoint de sa force secrète ;

Et peut-être naîtra parmi les miens, un jour,
Un descendant marqué par le souffle du Verbe,
Qui saura manier la parole superbe,
Et dont l'âme sera tout joie et tout amour.

Oh, ne le brusquez pas, ne brisez point son rêve,
Respectez son silence et sachez l'entourer
De douceur et de paix, c'est un être sacré
Qu'il ne faut arracher au souffle qui l'enlève.

Cet enfant connaîtra le bonheur sur la terre,
Il sentira frémir, tel un archet vibrant,
Tout le meilleur de lui, devant le beau, le grand,
Et ses yeux éblouis connaîtront la lumière.

LES PÈRES

Armé d'un idéal et de son seul amour,
Le Père est un artiste : il pétrit, il cisèle,
Et son enthousiasme allume l'étincelle,
Modeleur ou poète ou chanteur tour à tour.

Nulle matière n'est plus souple ni plastique,
Et nulle ne rend mieux sous les doigts du sculpteur,
Et du cœur d'un enfant aux mains de son auteur
On fait avec adresse une œuvre magnifique.

Il faut avoir senti palpiter sous sa main
Ces âmes, cire molle, auxquelles on travaille,
Où l'on imprime, ainsi qu'on frappe une médaille,
Les traits qui les feront des hommes pour demain.

Et nul ne peut savoir de quelle jouissance
Est payé ce labeur, lorsque l'on voit un jour
En ses enfants pétris avec tout son amour,
Naître et se dessiner sa propre ressemblance.

LES MÈRES

Mes filles, vos foyers qui sont des sanctuaires,
Temples mystérieux peuplés d'humanité,
Attirent du Seigneur un regard de bonté
Sur l'épuisant labeur qui vous tient, vous les Mères.

Mais quand vous contemplez de vos yeux attendris
Ces petits qu'à formés votre chair palpitante,
Alors vous oubliez et les longs mois d'attente,
Et l'atroce douleur qui fait pousser des cris.

Je songe qu'avant tout les femmes sont des mères
Dont tous les jours sans gloire ont été consumés
A ces labeurs obscurs que vous avez aimés
Et si bien accomplis, au point d'en être fières.

Vous ne vous parez pas de nimbes de héros,
Mais Dieu plus tard vous comptera pour quelque chose
D'avoir si bien donné, à chaque vie éclosé,
La chair de votre chair, et les os de vos os.

LA PART DE DIEU

Dans les foyers féconds où la vie abondante
Prospère dans la paix et dans la liberté,
Sur un appel secret fait dans l'intimité,
Hors des sentiers battus un enfant s'oriente.

Dieu dit : « C'est celui-ci que je veux aujourd'hui :
Pour monter à l'autel un jour il sera prêtre,
Et dans l'avidité du dévouement, peut-être
Il donnera sa vie au service d'autrui.

« Celle-là, je la veux parmi les moniales
Qui détournent les yeux du profane horizon
Pour connaître l'esprit tendu par l'oraison,
Et sentir leurs genoux meurtris contre les dalles. »

Et ces enfants s'en vont joyeux et sans souci,
Ils s'en vont d'un élan volontaire et splendide,
Caressant l'avenir de leur regard avide,
Et disant simplement : Seigneur Dieu, me voici !

CEUX QUI SONT PARTIS

Ainsi qu'un moissonneur armé de sa faucille,
La mort quelquefois passe et fauche aveuglément,
Et sous l'effet soudain de ce déchirement,
Quelque chose se brise au sein de la famille.

Sans doute, nous savons : Dieu fait bien ce qu'il fait,
Mais nous n'avons souvent que notre force humaine
Pour boire jusqu'au fond cette coupe trop pleine !
Oh, ne les croyez pas disparus tout à fait :

Ils sont encore là dans notre cercle intime
Ecoutant et voyant tout ce que nous faisons,
Mais cachés par le mur étroit des horizons,
Et leur voix parlant bas nous guide et nous anime.

Et bien souvent, le soir, au silence de l'heure,,
J'écoute recueilli, quand la maison s'endort,
Le long bruissement des grandes ailes d'or
De ces anges gardiens veillant sur ma demeure.

ORAISON

*Nunc dimitis servum tuum,
Domine . (Saint Luc III-29)*

Le jour où l'artisan a terminé sa tâche,
Il pose ses outils et cherche le repos,
Et l'esprit détendu, souriant et dispos,
Il contemple son œuvre où son regard s'attache.

Aujourd'hui nous songeons, (est-ce témérité ?) :
Depuis que vous avez joint nos deux destinées.
Nous avons travaillé durant cinquante années,
Seigneur, pour votre gloire et pour l'éternité.

Ils sont là, ces enfants, dons de votre largesse,
Et ces petits-enfants, et puis leurs descendants,
Triomphe de la vie, exubérants, ardents,
Trésors auprès desquels pâlit toute richesse.

Alors je m'agenouille aux pieds du Créateur,
Et regardant ma vie à ce point embellie,
Je dis : Voici, Seigneur ma tâche est accomplie,
Disposez maintenant de votre serviteur !

